

Fragonard, *Le Verrou et le Baiser à la dérobée.*

Conservé au Musée du Louvre, *Le Verrou* (huile sur toile de 73 sur 93 cm) a été peint avant 1784. Il fut commandé par le Marquis de Véri comme pendant à une *Adoration des Bergers*, qu'il possédait déjà. Une variation sur l'amour profane et l'amour sacré.

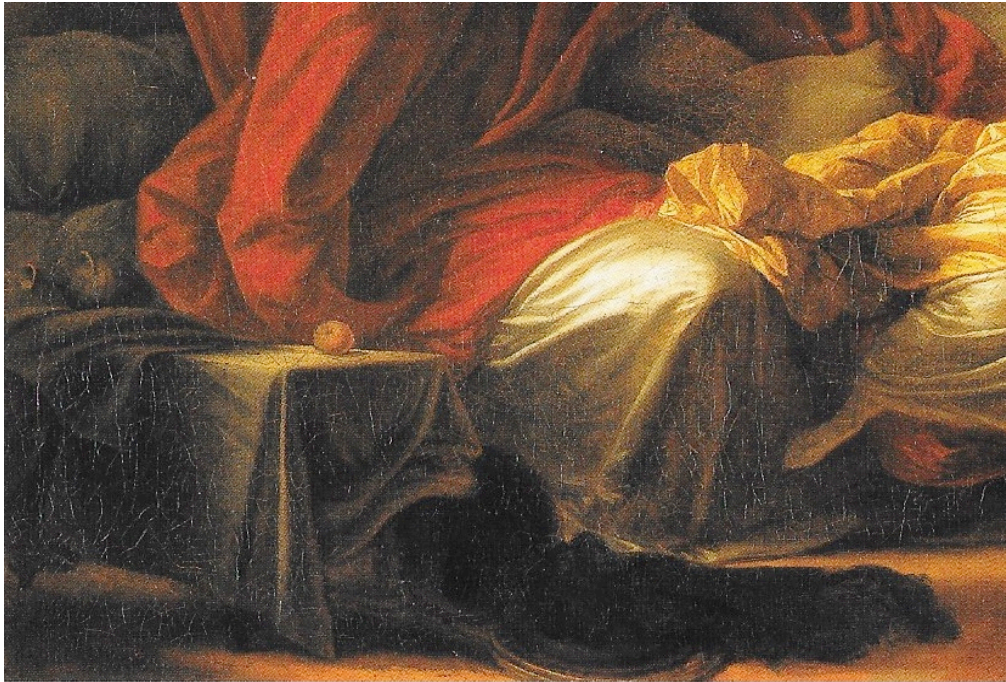


Le Marquis meurt en 1785 et le tableau disparaît pendant la Révolution, mais reste célèbre par les gravures qui en avaient été faites. Il réapparaît seulement en 1922. En 1974, le Louvre l'achète à un galeriste parisien. Une polémique naît : pour certains c'est une copie, mais l'examen de laboratoire permet de trancher. Il est authentifié car il présente les caractéristiques des autres tableaux de Fragonard, même toile fine, mêmes craquelures.

Description.

La femme est décoiffée, la robe s'écarte pour laisser voir la jupe, de couleur différente. L'homme brun, musclé, a jeté sa veste, il s'est débarrassé de ses vêtements. Il les a jetés sur la chaise du premier plan qu'il a renversée (cf. masse noire au centre sur le sol que l'on voit mieux sur le détail ci-dessous). Il a gardé son caleçon s'arrêtant aux genoux, il est pieds nus. Ses cheveux sont relevés devant et noués par un catogan. La femme se sentait protégée, elle

bondit du lit vers la porte. L'homme tend le bras pour atteindre le verrou. A gauche le vase renversé témoigne de la lutte (cf. ci-dessous, sur une tablette à l'extrême gauche).



Composition.

L'axe essentiel est la diagonale qui va de la jambe droite de la femme jusqu'à la main droite de l'homme, en passant par son dos et son bras. Des plis sont dirigés vers le ventre de la femme et se poursuivent sur la chemise de l'homme. Quelques lignes droites, verticales ou horizontales – table, porte – contrarient à peine ce mouvement. Le lit occupe plus de la moitié de la place, il est très important, avec son matelas, les coussins, le polochon, le grand rideau rouge aussi aux plis obliques.

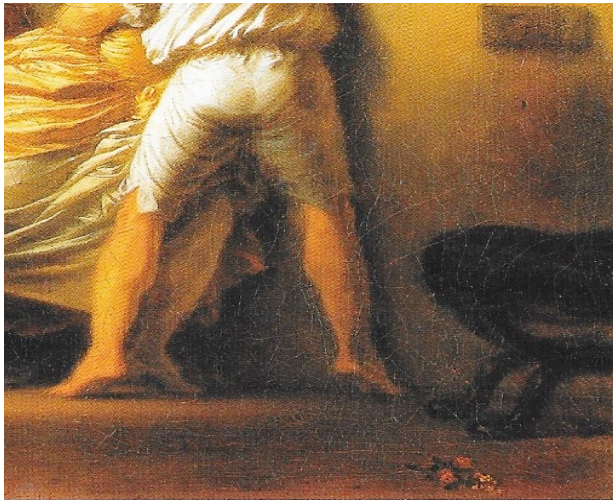
Lumière et couleurs.

Un prodigieux effet de lumière crue détache le groupe devant le mur dépouillé. Les teintes sont chaudes, on trouve toute la gamme des jaunes, la couleur de Fragonard, des jaunes doux au jaune de Naples pur pour la robe au blanc de plomb cru. Pour les carnations, au blanc Fragonard ajoute le vermillon et on note l'éclat de la grande plage carminée du rideau. Mais il creuse les ombres avec des noirs de jais (vêtement au sol) qui font chanter les tons dorés. En renforçant les ombres, il précise le parti lumineux : la lumière effleure la table à gauche, accroche le blanc satiné du couvre-pied, se fragmente sur la jupe jaune pour éclater, se tordre dans un nœud tumultueux de plis brillants qui jaillissent vers la chemise blanche. Les plis et les courbes, le caractère délié nous renvoient au style Rococo. A propos de cette manière rapide, nerveuse de faire, on parle parfois du « fa presto » de Fragonard.

Signification.

Le vase renversé à gauche, le bouquet de fleurs par terre à droite au premier plan (voir détail ci-dessous), la pomme sur la tablette à gauche, autant de symboles qui nous rappellent que la

vertu des filles ne tient qu'à un fil. Le verrou censé garantir la virginité des femmes, ici ne joue pas son rôle.



Les pieds de l'homme sont solidement ancrés au sol, alors que la Dame en mouvement esquisse comme un pas de danse. C'est la dernière seconde de résistance ? Le lit est grand ouvert, elle va céder ?

Fragonard, dont les tableaux étaient prisés par l'aristocratie libertine, est coutumier des scènes d'alcôve. Les titres de ses œuvres sont éloquentes : la poursuite, la surprise, l'amant couronné, l'amour amitié ou encore : le feu aux poudres, la chemise enlevée, les petites curieuses.

Qu'en est-il du Verrou : exaltation de l'acte d'amour dont on ne montre ici que le prélude ? ou bien, diraient les féministes mobilisées d'aujourd'hui : une scène de viol commis par ce grand costaud qui a tiré le verrou pour avoir la belle à sa merci !

Si j'avais à commenter ce tableau face à un amphî d'étudiant.e.s aujourd'hui, comme je le faisais il y a une quinzaine d'années à la Flash, j'imagine les débats qui surgiraient quant à l'interprétation de ce tableau, après la tempête metoo !

Après l'ouragan que constitue le Verrou – mais n'oublions pas que le sexe est excès !- regardons cette scène apaisée, toujours du même Fragonard, crève-cœur pour moi qui devais être devant l'œuvre en vrai, car elle est conservée au Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg : c'est **Le Baiser à la dérobee** (1788, 46/55 cm). Je devais y être du 20 au 27 avril!

Description.

Un jeune homme embrasse une jeune fille sur la joue ; il l'attire doucement à lui, en tenant sa main. De l'autre main, elle tient un châle rayé dont les plis s'étalent sur un guéridon pourvu d'un tiroir d'où s'échappent des rubans. Craintive, elle jette un coup d'œil par la porte entrebâillée où l'on voit, dans la pièce voisine, trois personnes jouant aux cartes. La pièce est meublée avec simplicité : un guéridon de bois rouge, aux formes simples, un fauteuil de couleur orangée, au dossier en demi-cercle, de style Louis XVI, éloigné du style rococo ou Louis XV aux formes contournées. Un lourd rideau sombre est pendu devant la porte de droite, des rideaux plus clairs sont suspendus à la double porte de gauche, jusqu'à mi-hauteur, la partie supérieure étant vitrée. Les deux portes sont simples aussi, les panneaux de forme régulière,

géométrique. Au mur, un tableau de forme ronde est placé au-dessus d'une petite étagère rectangulaire (la reproduction ci-dessous ne permet pas de les voir, pardon !). Au sol, un tapis au dessin simple : grand rectangle semblant encadrer un motif circulaire, avec un décor de fleurs.



Les deux personnages principaux sont vêtus avec soin : le jeune homme porte une chemise blanche au col ouvert, veste et pantalon semblent faits d'un tissu souple aux nombreux plis, un nœud noir est posé sur une chaussure qui semble d'intérieur. La jeune femme porte une grande robe de satin, très décolletée, aux manches transparentes terminées par des poignets de dentelle plissée, tissu que l'on retrouve sur le foulard qu'elle a placé sur son décolleté. Sur la robe elle a mis une pièce de vêtement sans manches et de couleur plus sombre (vert olive) qui met bien en valeur la finesse de la taille. Elle porte un ruban noir – avec un nœud dans les cheveux et un seul soulier pointu dépasse de la lourde robe (son pied gauche : petit triangle blanc qu'on voit bien !). Ses yeux, tournés vers la droite du tableau, vers la pièce où se trouvent les joueurs de cartes, manifestent de l'inquiétude et par le geste de la main droite elle s'efforce de calmer l'impatient, bien que le mouvement de son corps contredise son regard.

Composition.

Elle est fondée sur l'oblique du corps. En effet, seul le visage de la jeune femme est à peu près droit, tout son corps constituant une oblique de la droite vers la gauche (mouvement inverse par rapport au Verrou), depuis son pied gauche – petit triangle qui ne fait qu'effleurer le sol - jusqu'à l'extrémité des doigts de sa main droite. Les plis de la robe, le mouvement de l'extrémité du foulard qui est repris par la poignée de la manche du bras gauche, le mouvement du bras lui-même prolongé par l'écharpe rayée qui va presque jusqu'au bord droit du tableau, amplifient cette oblique, mouvement impétueux qui vient se bloquer sur le garçon légèrement voûté, mais ancré au sol par son pied bien à plat. Portes ouvertes, plis des rideaux, rayures du châle, ruban noir, toutes ces obliques légères accentuent ou contredisent le mouvement d'ensemble mais contribuent au dynamisme du tableau.

Les rayures vertes du tapis semblent situer le point de fuite à droite, sur les personnes jouant aux cartes, mais notre regard est emporté vers les visages des deux protagonistes principaux par le mouvement impétueux de la jeune femme.

Seuls les pieds du guéridon, modestes verticales, échappent à la tempête. De même les formes arrondies, paisibles, du guéridon – le dessus auquel est fixé un anneau métallique et le récipient placé sur la tablette inférieure -, du dossier du fauteuil, du tableau et du motif circulaire du tapis, introduisent calme et stabilité.

Lumière et couleurs.

Une lumière venue de gauche fait ressortir les visages, les mains, le haut du corps de la jeune fille sur le mur sombre. Les personnages reflètent cette lumière, blondeur de la carnation de la jeune fille et du bas de sa robe, rougeur des lèvres et des mains, orangé du rideau à gauche, des portes, marron clair de la veste du jeune homme, du fauteuil, rouge aussi quoiqu'atténué du guéridon et de certains motifs du tapis, éclat blanc enfin de la taille de la jeune femme. Sur le fauteuil, le bas du vêtement vert sans manches frappé par la lumière se termine dans un fouillis de plis orangés et verts, audacieux contraste.

La technique aussi a changé, malgré le peu d'années qui séparent les deux œuvres (avant 1784 et 1788). Ici elle est calme, précieuse, lisse ; finis les coups de pinceau fougueux, le « fa presto ». La nouvelle technique exprimerait-elle un autre type d'amour ?

Signification.

En effet, bien que nous retrouvions ici le thème de la transgression, de l'interdit franchi, le Baiser à la dérobée est une peinture chaste, bourgeoise. La belle jeune fille, soucieuse de la réaction des adultes, tempère les ardeurs du soupirant. On peut noter certaine parenté avec « La Cruche cassée » de Greuze, la jeune fille est soucieuse de sa réputation ; on la sent prête à un flirt mais pas plus. Rien dans l'ameublement – qui rappelle les intérieurs de Chardin plutôt que les boudoirs aristocratiques -, ni dans l'habillement de la jeune fille – lourde cuirasse de la robe – ne permet, comme dans le Verrou, d'imaginer ces deux jeunes gens se lancer dans une fougueuse relation physique. Quatre à cinq ans après le Verrou, on note un changement de ton, de technique, d'esprit. L'heure n'est plus à la passion violente, facteur de rupture et de désunion, mais à la tendresse qui unit les cœurs.

Jean-Paul Salles.

NB. Jean-Honoré Fragonard (1732-1806), comme François Boucher (1703-1770), symbolise ce XVIIIe siècle aristocratique soucieux de fêtes galantes ... avant que ne survienne la tempête révolutionnaire ! Ils dansaient sur un volcan ! Ceci dit, ce n'est qu'un aspect du XVIIIe par ailleurs siècle des Lumières, de Voltaire et de l'Encyclopédie de Diderot.